

TURGEON, LAURIER. *Une histoire de la Nouvelle-France. Français et Amérindiens au XVI^e siècle.* Paris, Belin Éditeur, 2019, 286 p. ISBN 978-2-410-01337-5

René Bouchard

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072949ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072949ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, R. (2020). Compte rendu de [TURGEON, LAURIER. *Une histoire de la Nouvelle-France. Français et Amérindiens au XVI^e siècle.* Paris, Belin Éditeur, 2019, 286 p. ISBN 978-2-410-01337-5]. *Rabaska*, 18, 397–404.
<https://doi.org/10.7202/1072949ar>

TURGEON, LAURIER. *Une histoire de la Nouvelle-France. Français et Amérindiens au XVI^e siècle*. Paris, Belin Éditeur, 2019, 286 p. ISBN 978-2-410-01337-5.

Nous voilà plongés avec ce livre dans une histoire axée sur la rencontre de deux vieux mondes, l'Amérique autochtone et l'Europe occidentale, réfractée au XVI^e siècle à travers quatre éléments singuliers : la morue, le castor, le chaudron et les perles. Si l'histoire de ce siècle déterminant pour l'aventure coloniale de la France en Amérique reste généralement méconnue du grand public, elle n'en a pas moins fait l'objet d'intenses recherches de la part des spécialistes ces dernières années, en particulier du côté de l'archéologie. S'appuyant sur un ensemble considérable de sources – la littérature de voyage de la Nouvelle-France pour la qualité de ses nombreuses descriptions ethnographiques, environ 6 000 contrats notariés relatifs à la pêche et à la traite tirés des archives françaises, les très riches collections archéologiques des sites amérindiens du nord-est de l'Amérique du Nord sur les objets européens –, une somme de données souvent inédites, Laurier Turgeon nous livre aujourd'hui une synthèse ambitieuse, originale et novatrice, sur les premiers contacts entre Amérindiens et Français.

Fort d'une expertise multidisciplinaire – en archéologie, ethnologie, histoire et muséologie – lui permettant de croiser les approches théoriques et les sources de terrain, l'auteur a eu le dessein de renouveler notre vision des débuts de la Nouvelle-France en l'extirpant de son interprétation européocentrée habituelle. « Nous voulons rompre avec cette tradition, dit-il dans l'introduction de son ouvrage, en envisageant le monde moderne atlantique comme un lieu d'échanges entre des cultures différentes plutôt que comme un ensemble homogène qui se développe depuis un lieu central. » Trop longtemps considéré comme une série de voyages de pêche ou d'exploration n'ayant pas débouché sur l'établissement d'une colonie agricole permanente, le XVI^e siècle nord-américain est aussi resté trop longtemps une *terra incognita* dans l'historiographie moderne, faute de traces archéologiques et écrites significatives.

L'étude de l'objet matériel, signe concret de communication et d'échange interculturel pour 95 % de l'histoire humaine laissée sans autres éléments de son passé que celui-ci, devient alors un vecteur essentiel de compréhension des sociétés sans écriture, comme les nations amérindiennes. L'objet, scruté par l'archéologue ou l'ethnologue, permet de poser des questions cruciales et contrebalance l'écrit qui bénéficie plutôt à l'historien qui se penche sur des sociétés disposant de tonnes d'appareils critiques textuels pour les étudier correctement. « Par une biographie des objets, avance l'auteur, il est possible d'identifier leurs usages dans leur culture d'origine, retracer leurs parcours transculturels et repérer leurs nouveaux usages dans la culture de

réception. » Son livre comporte donc quatre chapitres, consacrés chacun à la biographie d'un objet. Deux objets, basés sur l'usage français, très recherché et même convoité, de la morue salée et séchée et des peaux de castor d'origine américaine; et deux autres portant sur les appropriations esthétiques et rituelles, très prisées par les Amérindiens, du chaudron de cuivre et des perles de coquillage et de verre de fabrication française, s'avèrent des témoins précieux, en suivant leurs parcours tout au long de la période étudiée, pour mieux cerner les espaces de contacts et d'échanges entre deux cultures restées jusque-là étrangères l'une à l'autre. De ce creuset est ainsi sortie la matière de cette nouvelle et bienvenue *Histoire de la Nouvelle-France*, dont le sous-titre éclaire toute la portée interculturelle : *Français et Amérindiens au XVII^e siècle*.

Le chapitre premier de cet ouvrage, très condensé, constitue en soi une petite monographie réussie sur l'histoire culturelle de la morue qui nous en apprend davantage sur l'ethnographie de la pêche du poisson que sur les échanges proprement dits avec les autochtones du lieu. Après quelques aperçus sur le régime alimentaire des diverses nations amérindiennes rencontrées par les Français, on réalise en effet très vite que les Amérindiens « ne s'amuse point aux Moruës », d'après une observation de Marc Lescarbot en 1607, et que cette ressource semble même avoir été bien au contraire dédaignée par ceux-ci en général, sans doute en raison de son éloignement du littoral qui la mettait hors de portée de leurs canots. En contrepartie, la pêche de ce poisson par les Européens et surtout par les Français, avec leur flotte annuelle de 500 navires et leurs quelque 12 000 marins-pêcheurs au plus fort de cette aventure, prend plutôt l'allure d'une véritable surpêche hauturière à Terre-Neuve. Cette destination devient en quelque sorte une des grandes routes de l'Atlantique, un pôle d'activités économiques aussi intense sinon plus que celui des Caraïbes, et constitue *de facto* un des premiers lieux de colonisation des côtes du nord-est de l'Amérique. Les Français y essaient leurs pêcheries saisonnières sur un territoire très vaste, allant du détroit de Belle Isle en passant par la péninsule gaspésienne jusqu'aux côtes du Maine. Toponymes et cartes géographiques du XVI^e siècle enrichissent certes nos connaissances sur la marche des morutiers français qui « ont identifié et exploité pratiquement tous les bancs de morue d'un territoire grand comme deux fois l'Angleterre », mais ils n'attestent pas un projet vraiment articulé d'établissement colonial. En ce sens, la pêche de la morue serait donc au mieux une activité protocoloniale qui aurait permis aux Français de se familiariser avec ce nouveau territoire et leurs habitants, en se livrant avec ceux-ci à un « commerce de pacotille » basé sur un troc à petite échelle, associé surtout à un complément de revenus pour les capitaines et officiers des terre-neuvas.

Quelle richesse par contre du côté de l’ethnographie de la pêche et de l’histoire culturelle du poisson ! Dans des pages du plus vif intérêt, l’auteur décrit avec précision la pêche à la morue « sèche » ou « sédentaire », faite à partir des établissements côtiers au moyen de petites chaloupes, et la pêche à la morue « verte » ou « errante », opérée plutôt à bord des navires qui dérivent sur les bancs de Terre-Neuve pendant plusieurs semaines. Ces types de pêche nécessitent évidemment bras et matériel pour les exercer de la façon la plus efficace et rentable qui soit. La conservation du poisson exige de grandes quantités de sel, ainsi qu’un matériel de pêche – lignes, hameçons, couteaux, harpons –, des marchandises de traite et des vivres – pain (biscuit de mer), vin, viande – pour tenir plusieurs mois en mer. Le partage des risques financiers pour monter de telles opérations se fait au début entre trois groupes distincts, chacun pour un tiers des risques et profits : armateurs, avitailleurs et pêcheurs, un modèle qui évoluera vers un système de financement où les avitailleurs deviennent très vite les fournisseurs principaux des propriétaires de navires et des pêcheurs. Pour se procurer leurs outils de pêche, ces derniers contractent souvent auprès d’eux des prêts de plus en plus exorbitants, « à la grosse aventure ». Mais la consommation de la morue est tellement répandue, favorisée sans doute par les 166 jours de maigre imposés par le calendrier chrétien, qu’« il n’y a lieu où elle ne soit vendue » dans toute la France et en Europe. La morue devient si coutumière dans l’ordinaire des jours qu’elle sert parfois de sobriquet populaire – *moullue* – pour désigner les bateliers du trafic fluvial en France. Arrivée à destination sur les marchés locaux, les trieurs la hiérarchisent en diverses catégories : poisson *privé*, poisson *gris*, le *grand marchand*, le *moyen marchand*, le *petit marchand*, le *grand rebut* et le *moyen rebut*. Dans la catégorie des poissons salés, la morue des « terres neuves », appellation d’origine avant terme, occupe la première place dans la faveur populaire et ses parties découpées, *queue*, *entre-deux*, *crête*, *flanchets* et *loquettes*, se répandent sur toutes les tables comme dans les recettes des livres de cuisine, où la morue au beurre devient vite un classique et son absence, une privation ressentie plus tard jusqu’en Nouvelle-France par les Ursulines de Québec !

La morue a conduit les Français jusqu’aux rivages de la côte est atlantique. Le castor les mènera profondément au cœur du continent américain et stimulera un projet colonial plus commercial qu’agricole, tel que le raconte ce deuxième chapitre de l’auteur, aussi fouillé que le précédent. Si la première moitié du XVI^e siècle fait émerger en effet l’importance des fourrures et du castor de « Terre-neuve » dans le commerce des pacotilles, le développement de la traite des fourrures, entre les années 1559 et 1600, verra le castor du « Canada » devenir l’épicentre d’un monopole d’État et de la conquête d’un vaste territoire. L’année 1580 représente en particulier un

tournant majeur dans l'exploration commerciale de la vallée du Saint-Laurent par les Basques et les Bretons. Les archives notariales françaises précisent en effet que plusieurs navires se dirigent durant cette période vers « Gaspay » et le « Canada », ce dernier correspondant à cette époque aux basses terres de l'estuaire laurentien en amont de Gaspé. « Le développement rapide du commerce dans la vallée du Saint-Laurent, soutient Laurier Turgeon, se traduit par une augmentation fulgurante de la quantité d'objets de cuivre, de perles de verre et de coquillage dans les sites mi'kmaq, montagnais, hurons et neutres de la période de contact. » Comme le démontre la distribution des objets européens dans les sites archéologiques amérindiens du nord-est du continent, du Saguenay–Lac-Saint-Jean jusqu'à la région des Grands Lacs et de l'ossuaire de Kleinburg, à plus de 1 800 km du golfe du Saint-Laurent, le fleuve est devenu une route majeure pour la pénétration continentale du commerce des pelleteries dont la production double entre 1580 et 1620. De mille cinq cents peaux, la récolte annuelle passe facilement à vingt-deux mille peaux durant la même période !

On comprend pourquoi Champlain réalise l'importance stratégique de ce territoire en 1603, lors de sa première exploration de la vallée laurentienne. De ses rencontres avec les autochtones montagnais, malécites et algonquins, il déduit sans doute que le commerce des fourrures, s'étendant d'aussi loin que de la Baie d'Hudson jusqu'au Maine et aux Grands Lacs, peut devenir le pivot de la conquête coloniale. On ne s'étonnera donc pas de voir le financement de ce commerce lucratif, privé à ses origines, passer rapidement sous le contrôle de la monarchie française vers les années 1580, même si plusieurs monopoles privés furent octroyés par la suite pour associer le développement du commerce à l'établissement de forts et à la colonisation agricole de ce nouveau territoire qu'écrivains et cartographes, en remplacement du toponyme « Terre-Neuve », dénommaient de plus en plus la « Nouvelle-France ». « Le Castor fait tout parfaitement, il fait des chaudrons, des perles, des haches, des épées, des couteaux » se plaît à dire au père jésuite Paul Le Jeune un Montagnais rencontré sur la rive sud du Saint-Laurent, en 1634. À cause de la traite, le castor apporte des marchandises convoitées par les autochtones et resserre les liens d'échange entre eux et les Européens. En devenant le fer de lance d'un grand commerce atlantique, le castor donne aussi à la France et à toute l'Europe des vêtements, en particulier des manchons aux femmes et des chapeaux aux hommes, qui connaissent une telle notoriété qu'ils constituent un marqueur de distinction sociale sans précédent. « Selon les inventaires après décès, note l'auteur en citant l'expert seiziémiste Bernard Allaire, on estime que les deux tiers des chapeaux portés à Paris pendant le dernier quart du xvi^e siècle et le premier quart du xviii^e siècle étaient des chapeaux de castor ». Le mot « castor » est

si en vogue en 1587 qu'il remplace complètement sous ce nouveau vocable, dans les actes notariés qui suivront, l'appellation « bièvre » qui le désignait depuis le Moyen Âge. Aussi bien apprécié chez les Français pour sa richesse que respecté chez les Amérindiens pour sa valeur alimentaire, médicinale et rituelle, le castor s'élève très tôt au rang des animaux emblématiques et symboliques dans les deux cultures. Nicolas Denys n'hésite pas à le proposer comme modèle, à la fois pour la colonie et pour la métropole, en raison de son caractère « naturel laborieux » et de son « industrie ». Il devient par excellence le signe d'une imprégnation profonde des mentalités du temps et du siècle des Lumières.

Pourquoi « La chaudière [chaudron] leur a toujours paru et paraît encore la chose la plus précieuse qu'ils puissent tirer de nous » ? Nicolas Denys ne se l'explique pas dans son *Histoire naturelle des mœurs et productions des peuples de l'Amérique septentrionale* parue en 1672. Ce trait culturel, évoqué régulièrement dans les relations de voyage et qui fait l'objet du troisième chapitre du livre de Turgeon, dénote chez les Amérindiens un attrait puissant pour le chaudron de cuivre que les découvertes archéologiques sur les sites du XVI^e siècle n'ont cessé de confirmer depuis. Les artefacts de cuivre – boucles d'oreille, bracelets, chevilletes, pendentifs et chaudrons – constituent de loin, en effet, les premiers témoignages de culture matérielle européenne à voir le jour lors des fouilles de la période de contact. À ceux qui arguent de la supériorité technologique du cuivre européen sur le cuivre natif des Appalaches et du Bouclier canadien, pour expliquer sa faveur auprès des Amérindiens, l'auteur oppose à cette interprétation trop réductrice une vision plus large du rôle du chaudron européen et de ses nouveaux usages dans l'économie politique et la culture des autochtones.

L'occurrence du mot « chaudière » dans les écrits des voyageurs ne laisse planer aucun doute en effet sur les rituels de socialisation dont le chaudron témoigne dans la vie amérindienne. *Faire chaudière, proposer une chaudière, mettre la chaudière sur le feu, renverser la chaudière, faire une même chaudière ou une grande chaudière*, voilà autant d'expressions métaphoriques qui évoquent aussi bien les rassemblements festifs, les entreprises militaires, les déclarations de guerre, la fin des hostilités que les rites anthropophages ou funéraires relevés chez les autochtones. La *feste des Morts*, le plus important rituel observé chez les Iroquoiens du Nord, dans le village huron d'Ossossanné, par le père Jean de Brébeuf en 1636, une coutume déjà notée chez Champlain (1603) et Sagard (1632), consiste notamment à disposer autour de chaudrons renversés les ossements des morts. Les fouilles de l'ossuaire d'Ossossanné en 1950 ont dénombré un millier de squelettes rassemblés autour et à l'intérieur de trois chaudrons, comme l'indiquait le jésuite Brébeuf. Celui-ci rapporte d'ailleurs que les Hurons ne parlent

de cette cérémonie que « sous le nom de chaudière ». Dans d'autres sites archéologiques, chez les Mi'kmaq entre autres, des chaudrons européens renversés sur les dépouilles ont été retrouvés recouverts de peaux de castors et d'autres mammifères. Comme dans la plupart des sites, beaucoup de ces chaudrons ne portaient pas de marques particulières d'usure mais avaient été perforés ou défoncés pour que « l'âme » du chaudron puisse essentiellement « servir en l'autre monde au défunt », tel que le rapporte Nicolas Denys. Le chaudron, dira Laurier Turgeon, devient ainsi l'incarnation de la collectivité, son pôle de ralliement, puisqu'il resserre autour de lui les liens des vivants et des morts, ainsi que le soulignait Sagard : « Que tout ainsi que les os de leurs parents et amis défunts sont assembles et unis dans un mesme lieu, de mesme aussi ils doivent durant leur vie, vivre tous ensemblement en une mesme unite et concorde ».

Comme pour le chaudron de cuivre, l'auteur aborde dans le dernier droit de son ouvrage l'étude de l'usage des perles françaises par les Amérindiens à la lumière des échanges interculturels, à partir toujours des sources archéologiques, ethnohistoriques et archivistiques des ports atlantiques français. Les fouilles archéologiques ont mis en valeur le fait que les chaudrons étaient souvent découpés avant tout autre usage comme objets de parure du corps, tant à l'occasion des fêtes, des guerres que des cérémonies funéraires. Les perles de coquillages, de cuivre ou de verre, retrouvées en grande quantité dans les sites de la période de contact, jusqu'à 120 000 spécimens sur certains sites senéca, sont aussi de fabrication européenne et utilisées à des fins d'ornementation corporelle. Dès leurs premières rencontres avec les Français, les Amérindiens considèrent les perles apportées par les Européens comme des objets très précieux, à l'inverse de ces derniers pour qui elles ne sont qu'objets de pacotille. Cartier, Champlain, Lescarbot notent tous l'importance que les autochtones accordent aux perles, en particulier lors du rituel du don et des alliances entre nations. Les archéologues nord-américains ont consacré beaucoup de recherches à l'étude de ces perles qui ont renouvelé l'éclairage de ces échanges entre Amérindiens et Français.

Façonnés et assemblés plutôt à la mode amérindienne qu'europpéenne, qui privilégiait des objets de style uniforme, les colliers et bracelets autochtones amalgament des perles de diverses nature, grosseur et couleur. L'évolution du coloris des perles, du blanc au noir puis du noir au rouge pour exprimer le passage des états positifs de la vie à ses aspects les plus mortels et sanglants, serait liée chez les Amérindiens aux épidémies et affrontements intertribaux caractéristiques de la période 1620-1650, marquée par un usage prédominant de perles noires et rouges, selon les constats tirés des fouilles archéologiques. À cette symbolique des couleurs se rattachent également

d'autres valeurs abstraites. Dans les cultures amérindiennes, les perles dures et inaltérables pouvaient signifier la permanence et l'immortalité, les perles de verre la lumière et la connaissance, les perles blanches la chevelure des ancêtres et la ténacité de l'esprit, les petites perles la fragilité et l'innocence de l'enfance. « Dans son dictionnaire de la langue huronne, Sagard, cité par Turgeon, précise que les Hurons utilisaient le terme “accointa” [œil] pour désigner la “*rassade*” [perle de verre] des Français », comme métaphore de la vision spirituelle. Attributs de la parole, des colliers de *wampum* portés par des négociateurs amérindiens contribuaient à sceller les traités diplomatiques avec les Européens. Marie de l'Incarnation rapporte que l'Iroquois Kiotsaeton, venu négocier un traité de paix avec les Français en 1645, était « couvert de perles », portant sur lui dix-sept colliers de wampun et d'autres dans un sac qui comptaient quelque 30 000 perles de coquillages. Enfin, les perles paraient les vivants à tous les âges de la vie en communauté ainsi que les défunts comme une plus-value rituelle.

Ces objets de l'époque coloniale – entre autres ces chaudrons de cuivres et perles de traite – continuent aujourd'hui d'interpeller les sociétés modernes, depuis que les archéologues et les muséologues les ramènent au jour et les exposent comme objets de savoir. S'ils ont permis de sceller avec faste des alliances franco-amérindiennes décisives, tel le Traité de la Grande Paix de Montréal signé en 1701 par le gouverneur de la Nouvelle-France et par les représentants de trente-neuf nations amérindiennes, ils suscitent de nos jours beaucoup de questionnement sur leur rapatriement auprès des Premières Nations qui les réclament au nom de leur valeur identitaire et symbolique. Laurier Turgeon a écrit de belles pages sur le défi de replacer ces objets dans le contexte de leur vie antérieure en fonction d'une lecture anthropologique qui permet d'appréhender le jeu des cultures entre elles. Cela demande beaucoup d'érudition et aussi beaucoup d'imagination. Avec ses quarante pages de notes bien tassées, son livre condense une somme impressionnante de connaissances dont cette synthèse tire le plus heureux parti. Mais j'avoue tout de même que, si manger de la morue répondait à « un désir d'espace chez les Français et, plus encore, à un désir de consommer les [terres neuves] », je ne peux m'empêcher de penser à la boutade de Fernand Ouellet, rapportée par Denis Vaugeois dans ses *Entretiens*, à propos des conséquences de la bataille de 1760 qui vit la Nouvelle-France être cédée à l'Angleterre : « après tout, le fleuve Saint-Laurent coule toujours dans la même direction avec les mêmes poissons dedans ». Cette dernière remarque ne prétend pas réduire la richesse d'une œuvre qui corrige à bien des égards des biais ethnocentriques de l'historiographie traditionnelle. Son récit de la naissance de la Nouvelle-France replace dans son véritable contexte

nord-américain, grâce aux plus récentes données archéologiques notamment, l'histoire fascinante de la culture des Iroquoiens et de leurs relations intenses avec les Français. C'est un des grands mérites de ce livre.

RENÉ BOUCHARD
Société québécoise d'ethnologie